

Petites histoires horrifiques

3



Némombe

Némombe

Petites histoires horribles III

© Némombe, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7029-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. La chambre froide

Pierre raccrocha. Il resta un moment debout, fixant la neige qui tombait silencieusement dans le jardin. Le jour n'était pas encore levé, l'appel de l'hôpital avait résonné tôt dans la pénombre. Il avait décroché machinalement, sans se douter que la nouvelle serait si brutale. Les flocons s'écrasaient lourdement sur l'herbe : la neige tiendrait-elle jusqu'à Noël ? L'infirmière, d'une voix professionnelle, lui avait annoncé la nouvelle : « Monsieur, je suis désolée de vous annoncer que votre mère nous a quittés cette nuit. Le cancer était trop avancé. »

Pierre s'était contenté d'acquiescer, immobile, l'oreille collée au téléphone. Les mots se perdaient dans l'air, comme suspendus, sans qu'il parvienne à les saisir : « plus rien faire », « pas souffert », « nos condoléances ». Après un temps incertain passé à regarder par la fenêtre, il ouvrit la porte et sortit dans le jardin. Le paysage hivernal se dessinait devant lui, la neige recouvrait lentement le sol et les branches des arbres. Figé dans le froid, Pierre ne ressentait rien.

Sa mère fut enterrée entre les fêtes. Sous un ciel gris et lourd, les visages des personnes présentes reflétaient une tristesse partagée. Elle avait fait le bien autour d'elle, et beaucoup de gens étaient venus. Tous semblaient affectés, qu'ils soient de la famille ou de simples connaissances. Pierre, vêtu d'un manteau noir, se tenait en retrait, observant la cérémonie d'un œil distant. Fils unique, il avait tout organisé seul. Les larmes ruisselaient sur les joues de ses cousins et tantes, tandis que lui restait impassible. Il ne pleurait pas, n'était même pas triste. Son détachement n'était pas de l'indifférence : c'était un gouffre profond, un vide immense qui avait tout englouti, même l'ombre des pleurs.

Les jours suivants furent rythmés par des appels de soutien, venant de personnes plus ou moins proches. Pierre les remerciait poliment avant de retourner à ses occupations. Il avait suivi la maladie de sa mère avec un détachement froid, et il accueillait sa mort avec le même détachement. Les gens pensaient qu'il traversait son deuil à sa manière, que le temps finirait par le libérer. Pourtant le temps passait, et Pierre restait inchangé. Rien ne semblait le toucher. Le soir, il rentrait du travail, s'asseyait dans son fauteuil et fixait le vide pendant des

heures, tel une marionnette désarticulée.

Il se détacha de son entourage, réduisant les contacts avec famille et amis. Ce n'était pas difficile : il n'avait besoin que de lui-même. Les gens sont prompts à juger ceux qui ne se conforment pas à leurs attentes. Pierre échappait même à la critique. Pour eux, il était devenu un monstre insensible, et il valait mieux ne plus parler de lui.

Avec la mort de sa mère, plus rien ne le retenait dans cette ville. Il décida de déménager dans une autre région, trouvant un petit logement dans un vieil immeuble du centre-ville. Un endroit sans charme, mais fonctionnel. Il avait tout laissé derrière lui, dans la maison où il avait vécu tant d'années avec sa mère. Son passé, il l'avait rayé d'un trait. Le nouvel appartement était modeste : une cuisine étroite, deux chambres minuscules, et un salon à peine plus grand. Pierre n'avait besoin de rien de plus.

Dès son emménagement, quelque chose d'étrange attira son attention. La petite chambre, au bout du couloir, était anormalement froide. Peu importait la température dans le reste de l'appartement ou le chauffage, cette pièce restait inexplicablement glaciale. Ce n'était pas l'isolation, ni l'âge de l'immeuble, ni les courants d'air qui s'infiltraient par les fenêtres mal ajustées. Rien n'expliquait ce froid persistant.

Pierre aurait dû chercher à résoudre ce problème, mais il s'en désintéressait. Depuis la mort de sa mère, il s'était éloigné du monde matériel. Rien ne s'était brisé en lui, au contraire : plus rien ne le retenait, et il laissait tout aller. Insensible à tout, il se contentait de fermer la porte de cette pièce, ignorant le froid qui commençait à se répandre dans tout l'appartement.

Une nuit, alors qu'il était allongé dans son lit, la morsure glacée commença à se faire plus présente. Un léger grattement se fit entendre, cherchant à attirer son attention. Les yeux ouverts, fixant le plafond, Pierre resta immobile. La chambre était plongée dans l'obscurité, paisible. Le bruit persistait, troublant la quiétude de l'instant. Il se leva, posant ses pieds sur le parquet glacé. Le bruit venait de la chambre froide, celle qu'il avait choisi d'ignorer. Il n'éprouvait aucune peur,

seulement une curiosité nouvelle. Son cœur battait lentement, sans accélération. Il s'approcha de la porte, sa main tremblante à cause du froid. Il l'ouvrit.

La chambre était plongée dans une obscurité oppressante. Le grattement, plus fort, résonnait dans ses oreilles comme un glas funèbre. Alors que ses yeux s'habituait à l'obscurité, il distingua une forme floue dans un coin, à la limite de son champ de vision. Une silhouette se tenait là, tournée vers le mur. Elle était mince, vacillante, ses mains maigres et osseuses grattaient lentement la peinture. Pierre fixait la silhouette, cherchant à comprendre pourquoi elle lui semblait si familière. Elle lui tournait le dos, cadavérique. Elle exhalait une odeur de putréfaction : une odeur de mort. Pourtant, il le savait, c'était sa mère.

Elle murmurait quelque chose, des mots inaudibles. Par moments, elle était prise de spasmes, grattant frénétiquement la peinture, écorchant ses doigts crasseux et ses ongles cassés. « Maman ? » fut le seul mot qui parvint à sortir de la gorge nouée de Pierre. La forme torturée s'immobilisa, ses mains toujours posées sur le mur. Elle tourna lentement la tête vers lui, sans bouger le reste de son corps, une torsion inhumaine. Les yeux de sa mère étaient vides, blancs comme le givre qui couvre les fenêtres en hiver. Sa bouche s'entrouvrit légèrement, dévoilant l'absence de dents. Elle laissa échapper un souffle glacé qui se dispersa dans l'air.

Pierre voulait fuir, échapper à cette vision d'horreur, mais il restait figé, les pieds enracinés au sol. Une terreur sourde, glaçante, s'empara de lui. Cette silhouette cadavérique ne pouvait pas être sa mère. Elle était morte, il l'avait enterrée. Il réussit à se détourner, fuyant l'horrible spectacle. Il sortit de la pièce, refermant la porte derrière lui, mais le froid s'insinuait davantage. Il se répandait dans tout l'appartement, suintait des murs et du sol. Pierre décida une fois encore de l'ignorer : il laissa la silhouette derrière la porte fermée.

La présence était pourtant toujours là, constante. Le grattement continuait dans la chambre froide, tandis que le gel s'insinuait dans chaque recoin de l'appartement. Pierre cessa de sortir, cessa de travailler. Il errait d'une pièce à l'autre, observant la glace recouvrir tout autour de lui. Où qu'il se trouve, il sentait la silhouette cadavérique et obsédante : elle accaparait son esprit. Une

odeur nauséabonde et glacée flottait dans l'air, une odeur de tristesse, de désespoir et de solitude. Pierre, lui, ne ressentait rien de tout cela. Il n'y avait qu'un profond vide en lui. Ses émotions n'étaient pas enfermées quelque part, elles n'existaient tout simplement pas.

Les autres silhouettes ont commencé à apparaître peu après. C'était des visages familiers, des parents disparus, d'anciennes connaissances. Elles venaient toutes à lui, leurs yeux vides le fixaient avec une intensité glaçante. Les apparitions ne parlaient pas, elles grattaient les couches de glace qui s'étaient répandues sur les murs et le parquet. Chaque silhouette supplémentaire contribuait à refroidir encore plus l'atmosphère de l'appartement. Le froid oppressant se mêlait au silence pesant ponctué des grattements incessants de ces cadavres blafards.

Une douleur sourde s'épanouissait dans sa poitrine. Il fallait que ce cycle infernal se termine, il fallait que les cadavres d'outre-tombe retournent à leurs lits éternels. Pierre savait qu'il devait le faire : il devait y retourner, il n'avait plus le choix. La porte de la chambre froide fut difficile à ouvrir, tant le gel l'avait grippée. Le gel était partout, il recouvrait tout. Même l'air semblait alourdi par le froid. Elle était là, au centre, entourée des autres silhouettes. Tous formaient un cercle de lumière froide, ils grattaient le sol gelé, écorchant toujours davantage leurs longs doigts bleutés. Alors qu'il avançait vers les horribles pantins décharnés, Pierre sentait qu'il n'y aurait plus de retour en arrière. Tout allait se terminer ici, dans cette chambre froide.

Il se tenait devant la silhouette glacée de sa mère. Les yeux morts ne sondaient que le vide : ils scrutaient le néant et ne le fixaient pas. Pierre voulait parler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Le froid mordait sa peau, s'infiltrait dans ses os : il était pris d'un frisson incontrôlable. Il sentait monter en lui de la tristesse, mais ses yeux étaient trop gelés pour laisser couler ne serait-ce qu'une larme.

Les silhouettes décharnées se rapprochèrent. Elles formaient un cercle de glace autour de lui. Leurs visages déformés par la décomposition le dévisageaient à présent. Elles grattaient le sol gelé, écorchant leurs doigts squelettiques. Pierre ne pouvait plus bouger. Il ne pouvait que voir, de ses yeux glacés, les cadavres qui se rapprochaient de lui et grattaient encore et encore. Les yeux ouverts, le

corps pétrifié, Pierre fixait l'éternité. Les larmes ne coulaient pas sur son visage.
Et les silhouettes putréfiées de son passé grattaient son corps figé à jamais.

2. Les ombres de la Lune

Quand est-ce que tout a commencé ? Peut-être que c'était là depuis le début, je n'y ai pas prêté attention, me convainquant que c'était normal... un simple effet secondaire d'un isolement prolongé. Ici, seule à bord de ce vaisseau en orbite autour de la lune, il est facile de se perdre dans ses pensées. Le silence de ma cabine est brisé par le bruit incessant des machines : des ronronnements réguliers ponctués de bips. Même loin de la Terre, loin de tout, le bruit emplît constamment mon cerveau. Il ne s'arrête jamais, il est là tout le temps et m'agresse sans répit. Ce silence, je l'ai pourtant cherché, je l'ai voulu. Je voulais me retrouver face à l'immensité de l'espace, face à moi-même. Je regarde le vide sidéral qui s'étend à quelques centimètres de moi, derrière les couches de verre qui constituent le hublot. Je l'observe et me demande à quel point cette immensité peut être effrayante, terrifiante même parfois.

Tout a commencé par les ombres. Tout commence toujours par les ombres. Au début, c'était de petites choses, indistinctes, presque insignifiantes : un détail plus sombre qu'à l'ordinaire, une silhouette que je croyais voir se mouvoir à la périphérie de mon champ de vision. Je me disais que c'était mon imagination qui me jouait des tours. Je me disais que j'avais besoin de voir d'autres êtres humains. La solitude prolongée est l'ennemi du cosmonaute : les étoiles et la Lune sont des compagnons bien silencieux qui n'ont que peu de choses à nous dire.

Sans que je m'en rende compte, les ombres sont rapidement devenues plus présentes, plus insistantes. Elles n'étaient plus de simples formes floues qui apparaissaient brièvement avant de disparaître. Elles prenaient de plus en plus de consistance. J'avais le sentiment qu'elles étaient presque humaines. Elles m'observaient depuis les recoins sombres de ma cabine. Elles étaient mues par une volonté propre. C'était étrange, perturbant même, mais je refusais de céder à la panique.

Durant mes journées, j'arrivais à faire abstraction de leur présence toujours plus oppressante. C'était quand je me préparais à dormir qu'elles se faisaient plus insistantes encore. Elles semblaient attendre que je ferme les yeux, que je m'abandonne à l'obscurité. Je pouvais les sentir s'étendre autour de moi,

s'approcher lentement. Elles murmuraient des mots incompréhensibles, elles essayaient de me dire des choses importantes mais je ne parvenais pas à saisir leur message.

Au bout de quelques semaines de souffrance, j'ai décidé de ne plus fuir. Je ne pouvais pas continuer ainsi, à ignorer ce que je voyais. J'ai éteint toutes les lumières du vaisseau, et je me suis assis au centre de la cabine. Le silence était ponctué de ces satanées machines. J'avais les yeux grands ouverts. J'attendais que les ombres viennent, les yeux fixés sur l'obscurité profonde. Il ne fallût guère plus de quelques dizaines de secondes avant qu'elles ne glissent hors des recoins les plus sombres. Elles se rassemblaient tout autour de moi, m'enlaçant de leurs étreintes glacées. Pour la première fois, je les voyais vraiment. Elles n'étaient pas de simples ombres distinctes : elles avaient des formes, des silhouettes. Je pouvais presque les toucher. Je sentais leur présence tout autour de moi, une présence lourde, oppressante... fascinante aussi.

Elles me murmuraient à nouveau à l'oreille, mais cette fois les sons étaient plus distincts. Je ne comprenais pourtant toujours pas ce qu'elles voulaient. Leurs murmures étaient plus insistants : ils me suppliaient presque. Ces ombres étaient désespérées, je le sentais au plus profond de mon âme. À travers elles, je commençais à voir des fragments d'images dans ma tête : des souvenirs, des moments fugaces qui ne m'appartenaient pas. Je voyais des visages, des lieux qu'il ne me semblait pas avoir un jour visité. Il y avait des moments que je n'avais jamais vécus. J'avais l'intime conviction que les ombres cherchaient à me montrer quelque chose : elles partageaient avec moi des histoires venues d'ailleurs.

Les visions étaient troublantes, dérangeantes. Je voyais des vaisseaux perdus dans l'immensité de l'espace. Des hommes et des femmes flottaient sans espoir dans le vide intersidéral. Je voyais des explosions, des destructions, et des morts partout. Chaque image, qui m'était imposée, était plus effrayante que la précédente. Je voulais fermer les yeux, chasser loin de moi ces images atroces, mais je ne pouvais m'en détourner. Les ombres me forçaient à les voir. J'étais captivée et hypnotisée. Les visions se superposaient à la réalité : je luttais pour reprendre le contrôle. Les ombres insistaient encore davantage : elles continuaient de chuchoter des mots inintelligibles qui s'infiltraient toujours plus encore dans mon esprit.